

sont celles de MM. Ternynck frères, Bulteau frères et Cordonnier.

Il serait difficile d'imaginer des tissus mélangés d'une élégance plus irréprochable, d'un goût plus coquet que ceux de MM. Bulteau. Leur exhibition, qui participe du genre des produits parisiens, ralliera tous les suffrages. L'habileté technique de M. Cordonnier, le goût sévère et pur de sa fabrication sont au-dessus de tout éloge. Quant à MM. Ternynck, qui avaient commencé leur carrière par la fabrication des coutils, ils sont devenus une des gloires industrielles de Roubaix. Tous leurs articles sont au niveau de leur renommée, acquise par le travail et toujours honorablement soutenue.

La liste serait longue si je devais désigner ici notamment tous les fabricants de tissus pour robes dont l'exposition se rattache à la branche si riche et si variée de la fantaisie. Je me reprocherai cependant de ne pas nommer MM. Roussel-Dazin, Pin-Bayart, Florimond-Wattel, et pour leurs travaux antérieurs et pour leurs succès actuels. De beaux échantillons, ayant un cachet plus ou moins distinctif, sont étalés dans les exhibitions de MM. Léopold Florin, Henri Prouvost, Decottignies-Dazin, Tettelin-Montagne, Lepoutre-Parent, Julien Mourmant, etc. Vous remarquerez une petite étoffe fort agréable, à pois allongés en forme d'amande, sous la vitrine de MM. Sadon & Co.

Dans les genres moins riches, dans la catégorie des tissus où la soie est moins abondante, où le coton s'associe largement à la laine, vous trouverez à Roubaix des fabrications spéciales dont la production est fort étendue. L'exposition de M. François Roussel peut vous donner une idée de la spécialité des étoffes à bon marché. D'autres manufacturiers, MM. Joseph Florin, Jean Montagne, Charles Honoré, P. Lepoutre, Bulteau-Desbonnets, etc., exploitent plus ou moins cette même branche de fabrication. La limite est, d'ailleurs, ici très-variables, chacun étendant son exploitation dans un sens ou dans un autre, suivant les circonstances. Nous ne constatons que le trait principal de chaque exposition et le caractère des spéculations habituelles.

En fait de tissus unis, la ruhe manufacturière de Roubaix compte quelques maisons éminentes, très-connues dans le commerce, qui figurent sur le premier plan dans l'industrie du nord de la France. MM. Delattre, dont la fabrication s'est étendue depuis peu de temps aux étoffes de haute nouveauté, ont une réputation fondée sur une tradition déjà longue d'efforts heureux et soutenus. Par son esprit inventif et entreprenant, M. Delattre père a grandement figuré dans le développement industriel de Roubaix. MM. Delfosse frères, César Screpel, Dillies frères, Aug. Lepoutre, Pouillier-Delerue, Screpel-Roussel, s'attaquent aussi plus ou moins exclusivement à la spécialité des étoffes unies et façonnées. Ils vous déroulent des flots de satin de chine, de stoffs, d'orléans, etc., qui témoignent d'une fabrication très-féconde en ressources.

J. VAVASSEUR.
(La fin à un prochain numéro.)

Nous lisons dans la *Revue Française*, revue artistique et littéraire, publiée et rédigée à Paris par nos écrivains les plus compétents, un article concernant un de nos voisins, M. Edouard Saint-Amour, dont nous annonçons dernièrement le travail sur l'exposition des beaux-arts (peinture).

Nous reproduisons cet article moins parce qu'il renferme un bel éloges d'un de nos compatriotes qu'à cause des idées pleines de sens qu'il émet sur cette opinion généralement admise à Paris, qu'on ne peut faire de l'art en province ni même le comprendre.

est si riche. *Fils unique*, entendez-vous ?

La pauvre Rosette était si étonnée de cette communication qu'elle ne sut répondre autrement que par de nouvelles protestations d'obéissance ; mais dès ce moment une foule d'idées s'emparèrent de son esprit ; quoique ses parents n'eussent pas prononcé le mot de mariage, il était facile de conclure de leurs discours que c'était là qu'ils voulaient en venir. Elle n'avait pas éprouvé à la vue de son cousin, ce qu'on appelle en style de roman le coup de foudre sympathique, son sein n'avait point palpité, ses facultés intellectuelles ne l'avaient point abandonnée, elle n'avait même regardé Edouard qu'avec cette curiosité timide que ressent toujours une jeune fille à l'aspect d'un joli garçon qu'elle voit pour la première fois, surtout quand ce joli garçon est un cousin ; mais lorsqu'on eut ainsi excité dans son cœur un intérêt plus fort que celui de la parenté, l'image d'Edouard se représenta plus souvent à son imagination, la supposition qu'il pouvait de son côté s'occuper d'elle lui fit éprouver un secret plaisir ; mais la crainte de n'avoir pas assez de moyens extérieurs pour lui plaire, empoisonna cette jouissance passagère et lui donna un air de contrainte et d'embarras qui s'augmentait d'autant plus qu'elle en redoutait l'effet.

Cependant les jours se passaient agréablement pour Céline qui s'attachait de plus en plus à sa nouvelle amie et prenait d'elle des leçons d'ordre et d'économie. De son côté l'abbé se livrait à des recherches chimiques dans l'espoir de se rendre utile à madame Bouillé en l'aidant à perfectionner son vinaigre, tandis qu'Edouard partageait ses soins entre les deux demoiselles, non qu'elles occupassent le même rang dans son cœur ; mais le sentiment dont il était rem-

Nous savons gré au rédacteur de la *Revue Française* (*) de cette espèce de réhabilitation, et nous félicitons M. Saint-Amour d'en avoir donné le prétexte.

J. REBOUX.
« Le Paris artiste et lettré est généralement défiant à l'endroit de la province ; on conteste à cette dernière, — et ce n'est pas sans raison, dans un grand nombre de cas, — on lui conteste l'originalité et l'ampleur des conceptions, la force des idées, la justesse des vues, l'harmonie dans l'exécution, la pureté du goût, toutes qualités qui ne s'acquiescent ou n'arrivent à une certaine expansion que par le frottement quotidien et l'échange contradictoire dans un grand milieu sympathique et vivifiant. Quant à l'esprit critique, on lui dénie préemptoirement toute espèce de portée et toute autorité : la province, dit-on, n'est pas apte, et ne peut l'être, à juger les œuvres de l'esprit sans risquer de s'égarer ou de faillir ; ses idées manquent d'assise, ses notions sont disparates, son éducation générale est trop incomplète.

Ces griefs sont peut-être justes au fond et pris en masse, mais évidemment exagérés, par le caractère absolu qu'ils empruntent à l'idée fixe ; on englobe dans le même dédain ou la même indifférence tous ces pauvres fruits de l'imagination, de l'intelligence et du sentiment qui, n'ayant pas eu la fortune d'éclorre au centre du foyer parisien, en ont à peine reçu le bienfait d'un lointain rayonnement.

Certes on aurait grand tort quant à la brochure que nous avons sous les yeux, et des réflexions récriminatoires contre l'exclusivisme que nous signalons seraient facilement justifiées par beaucoup d'ouvrages de mérite qui n'ont pas vu le jour à Paris, et en dernier lieu par le travail de M. Edouard Saint-Amour (de Lille) sur l'exposition universelle de peinture en 1855. Ce vaste et glorieux sujet, — glorieux pour la France surtout, — que beaucoup d'autres écrivains ont abordé depuis un an avec plus ou moins d'autorité et de bonheur, a été traité par le critique lillois avec un talent et des moyens qui affirment chez lui non-seulement une grande sûreté de jugement et le goût le mieux formé, mais encore des connaissances pratiques incontestables et une étude sérieuse de l'histoire et de l'esthétique de la peinture.

Quant à ce dernier élément de critique, nous devons savoir gré à l'auteur de n'en avoir pas trop abusé : d'ailleurs l'esthétique qu'il professe n'a rien de dogmatique, il est sans prétention et clairement formulé, procédant tout autant de la raison pure que du sentiment et de la sensation, et ne s'égarant jamais en ces divagations superlatives qu'une métaphysique obscure non moins qu'ambitieuse prétendait donner naguère pour le dernier mot de l'art, si ce n'est pour l'art lui-même.

M. Edouard Saint-Amour pêche peut-être, si toutefois c'est pêcher, par un excès de conscience dans l'observation et l'analyse ; mais cette application attentive, un peu inquiète, méticuleuse si l'on veut, ne fatigue pas tellement sa vue, n'absorbe pas tellement sa pensée, qu'elle l'empêche de voir et de sentir l'harmonie générale d'une œuvre et de s'identifier de toute son âme avec l'âme de l'artiste traduite sur la toile ou par le burin. En général, aussi, il tient peu de compte des procédés matériels employés de préférence par tel ou tel artiste.

Une œuvre étant donnée, il la considère d'abord dans l'intention créatrice, et finalement dans son exécution même, et c'est presque toujours le rapport de ces deux termes qui sert de

(*) La *Revue Française* qui est une de nos publications artistiques les plus intéressantes, paraît trois fois par mois : le 1^{er}, le 10 et le 20. — Bureaux, 5, rue du Pont-de-Lodi, à Paris.

pli pour Céline était accompagné d'un respect, je dirais presque, d'une vénération si profonde qu'il eût craint de lui faire outrage, en donnant lieu par des attentions trop marquées, de soupçonner qu'il pût porter ses vues jusqu'à elle. Ses rapports avec Rosette étaient bien différents : les liens du sang et le souvenir des jeux de leur enfance l'avaient promptement débarrassé à son égard des formules d'une froide politesse ; il ne voyait en elle qu'une parente que la nature lui prescrivait d'aimer, et s'il n'avait pu s'empêcher de remarquer les manières gênées de sa cousine, il ne les attribuait qu'à un défaut d'usage ou à une gaucherie naturelle.

M. et madame Bouillé qui observaient continuellement leur neveu se trompèrent facilement sur le genre d'attachement qu'il témoignait pour sa cousine. Pleins de leur idée favorite, ils ne virent dans le ton affectueux et même familier qu'il prenait avec elle, que la confirmation de leurs espérances et ne jugèrent pas nécessaire de retarder plus longtemps une explication qu'ils regardaient comme essentielle au bonheur de toute leur famille.

Ils profitèrent donc d'un jour où l'abbé et sa nièce étaient sortis, pour exécuter leur projet.

— Je suis bien aise, mon ami, commença monsieur Bouillé, que tu sois resté à la maison ; nous avons à causer de choses très-importantes.

— Je l'ignorais, mon oncle ; mais parlez, je suis tout à vous.

— C'est malheureusement une chose trop commune, dit à son tour madame Bouillé, que de voir des parents qui s'imaginent avoir tout fait pour leurs enfants quand ils leur ont donné une éducation conforme à leur état...

— Ecoute donc, femme ! interrompit son

base à ses analyses et de critérium à son jugement. Il est possible, sans aucun doute, de procéder autrement ; il y a, — selon les esprits et les tempéraments, — d'autres voies et moyens pour arriver à former une critique aussi vraie, aussi juste, et non moins loyale que celle de M. Saint-Amour ; on pourra même, dédaignant l'emploi de toute méthode, intéresser plus vivement le gros du public par une imagination brillante, par le pittoresque de la phrase, par la fantaisie et l'étrangeté de l'expression, par quelques éclaircissements, enfin par cette originalité plastique qui n'est pas sans charme, même pour les plus délicats, et que ne réprovoque pas non plus la dignité de l'art. Mais quand on aura fait la part de chacun et rendu justice à tous, on ne devra pas oublier qu'il y a ailleurs — et ailleurs encore — des hommes intelligents, laborieux et consciencieux dont le mérite doit être hautement constaté et les efforts énergiquement encouragés.

M. Edouard Saint-Amour est du nombre de ces vaillants champions de la vraie gloire de la France, qui travaillent avec autant de modestie que de courage à étendre de toutes parts le niveau intellectuel en mettant dans tous les cœurs l'amour des belles et grandes choses, de la littérature et des arts.

Si nos souvenirs ne nous trompent pas, c'est bien le même auteur lillois qui s'occupe aussi d'élever un monument littéraire aux illustrations du Nord ; quelques-unes de ses monographies ont déjà paru dans un estimable et intéressant recueil qui se publie à Lille, celle entre autres de notre ami M. N. Martin, l'intrépide et savant germaniste, le poète élégant d'Arill et du Presbytère.

La collection n'est pas assez avancée pour que nous en parlions dès maintenant, nous ne pouvons que lui souhaiter une suite et une fin dignes de son commencement : le nord de la France possédait alors son petit Panthéon, et M. Edouard Saint-Amour aura la gloire d'en avoir été l'édificateur, en attendant qu'il aille y prendre une place à son tour.

E. O.

Extrait de la *Revue Française*, du 20 septembre 1856. (Bulletin des nouvelles publications.)

Nouvelles & Faits divers.

— On écrit d'Arras :
Voici un nouveau fait que nous livrons aux méditations des vendeurs trop enclins à se jouer de la bonne foi du public :

Procès-verbal a été dressé à la charge d'un individu d'Ecouest-St-Mein, qui avait exposé et vendu, au marché du 20 de ce mois, cinq sacs de froment au prix de 25 fr. 50 c. l'hectolitre, tandis qu'il n'y avait que la partie supérieure des sacs (environ un sixième de la contenance) qui valait ce prix ; la partie inférieure (les cinq autres sixièmes) ne valait que 15 fr. Les sacs ont été saisis et remis au dépôt du marché. (Courrier du Pas-de-Calais).

— Le nommé Julien B..., dit Brûlefer, qui depuis plusieurs années exerçait la profession de serrurier-forgeron au faubourg de D..., près Paris, avait naguère encore un établissement prospère où du matin au soir on entendait ronfler la forge, grincer la lime et le marteau battre en cadence, un établissement où l'enclume sonore résonnait du matin au soir, et quand nous aurons ajouté qu'en outre l'artisan avait pour compagnie une gentille ménagère de vingt-quatre ans dont il rafolait et qui semblait le payer de retour, on comprendra pourquoi le joyeux Brûlefer dans sa boutique ne cessait de chanter toute la journée.

Cet état de choses durait depuis six ans, quand, un certain soir de l'hiver dernier, le serrurier, rentrant chez lui très-tard, après avoir passé sa journée à Paris pour affaires, est tout surpris de voir la porte de sa maison entrebâillée. Croyant bien que c'est de la part de sa femme oubli de la fermer, il entre pour lui en faire l'observation ; mais il est bien autrement étonné en trouvant sa chambre déserte.

Ne sachant qu'imaginer de ceci, il monte au premier étage où couchait son chef compagnon, bien persuadé que celui-ci pourra au moins lui dire où sa femme est allée à pareille heure ; mais là son étonnement se change en stupeur, car il s'aperçoit que la chambre est également déserte et que la malle de l'ouvrier n'est plus à sa place.

Affreux soupçon ! Sa femme serait-elle infidèle ? aurait-elle abandonné le toit conjugal pour fuir avec son chef d'atelier ? Mais ceci n'est pas possible... Cependant, après être redescendu dans sa chambre à coucher et s'y être assuré que les hardes de celle qu'il cherchait ne s'y trouvent plus, il n'y a plus à douter.

Depuis lors, la forge cessa de ronfler, la lime de grincer, le marteau de battre, et l'enclume resta muette, car depuis cette époque la boutique resta fermée, de sorte que les pratiques s'en allèrent. Quant au pauvre Julien, la saison fit comme ses pratiques. Pendant longtemps après cette affaire, on vit le malheureux serrurier aller du village à Paris et de Paris au village pour s'étourdir, et quelquefois il restait plusieurs jours sans rentrer chez lui ; mais au mois d'août dernier, il disparut définitivement.

Avant-hier matin, un cultivateur de l'endroit, étant en train de goler ses noix, venait de monter, armé de sa perche, dans la ramure d'un de ses noyers, tandis que sa femme, restée dessous, s'appropriait à ramasser les fruits au fur et à mesure qu'ils tomberaient, lorsque le paysan, les traits bouleversés, redescendit tout-à-coup de l'arbre en s'écriant : « Femme ! femme ! un pendu qu'est guindé dans not' arbre ! » et les bonnes gens d'aller faire leur déclaration à la mairie.

Les autorités locales s'étant aussitôt rendues sur les lieux, on fit détacher le cadavre, qui était accroché dans la partie supérieure du branchage, et l'on reconnut encore, malgré l'état de décomposition où il se trouvait, que c'était celui du pauvre Julien B...

— Les importations de vins et d'eaux-de-vie effectuées en France pendant le mois de juin 1856 se sont élevées, savoir : pour les vins ordinaires, à 15,622 hect. ; pour les vins de liqueur, à 1,938 hect. ; pour les eaux-de-vie de toute sorte, à 12,281 hect.

— Les arrivages du raisin de treille, connu sous le nom de chasselas de Fontainebleau, et que fournit presque exclusivement le bourg de Thomery, viennent de commencer au quai de la Grève. On n'évalue pas, en effet, à moins de 4 à 500,000 fr. la somme que rapporte annuellement à ce bourg cette branche de produit.

— On lit dans un journal de Lyon :
M. S..., l'un de nos plus habiles fabricants de sucre indigène, vient d'être victime d'un accident déplorable. Il se trouvait dans sa fabrique, située à Grenay (Isère), au moment où l'ébullition d'une cuve de sirop trop vivement poussée a eu besoin d'être modérée. M. S... a voulu fermer le robinet qui se trouve à l'extrémité du tuyau par lequel la vapeur venant d'une chaudière s'introduit dans la cuve ; au moment où il exécutait cette manœuvre, la partie inférieure de sa blouse dont il se servait pour garantir sa main de la chaleur, s'est embarrassé

avec Rosette, qui de son côté ne savait quelle contenance tenir, ni de quelle manière répondre à la déclaration qu'elle allait recevoir. Enfin il essaya de prendre la parole :

— Ma cousine, vous me voyez bien confus.

— Je le suis bien davantage.

— Je ne crois pas.

(Nouveau silence un peu prolongé.)

— Rosette, vos parents sont bien bons !

— Oh ! c'est vrai !

— Trop bons peut-être.

— Pourquoi cela ?

— C'est que... je crois que je ne le mérite pas.

— Vous êtes trop modeste, je vous assure.

(Encore un silence pendant lequel Edouard cherche à rassembler ses idées et Rosette commence à se rassurer. Cette dernière reprend à son tour) :

— Edouard.

— Ma cousine ?

— Pourquoi votre ton est-il changé avec moi ?

— Je ne saurais plus le dire, car je ne pense pas avoir cessé d'être ce que j'étais hier avec vous.

— Hier vous disiez avec toi.

— Hé bien soit : avec toi.

— Il fait bien beau temps aujourd'hui.

— Je crois qu'oui.

— Sais-tu, Edouard, où est allée mademoiselle de Bellancourt ?

R. DE MERCIENY.

(La suite au prochain numéro.)

CHAPITRE XXXVII.

DÉCLARATION.

Rien ne peut se comparer à la situation pénible où se trouvait Edouard, dès qu'il se vit seul